Présence d'André Malraux sur la Toile, article 231, novembre 2018
Revue littéraire et électronique de malraux.org / ISSN 2297-699X

En hommage à Florence Malraux

Françoise Theillou

« Mon amie, la reine de Saba »

Dans la mémoire collective des contemporains, pas vraiment acquise à Malraux, la Reine de Saba rappelle volontiers « un coup monté » d'envergure qui se résout en imposture. Une récidive, en outre, après la tentative de « vol » des bas-reliefs cambodgiens. Pour ses lecteurs, elle est le fantasme d'une expérience existentielle et la muse, l'inspiratrice de deux textes admirables écrits à trente ans de distance : la séquence écrite pour *L'Intransigeant* après l'aventure aéronautique et l'un des tout premiers récits, sans titre, mais daté (*1934, Saba-1965, Aden)*, des *Antimémoires*. Il parle dans le premier « du sourd travail en lui de Saba »[1]. Parmi les figures historico-légendaires, en effet, qui ont hanté l'imaginaire de Malraux, bien peu auront été aussi prégnantes que la Reine de Saba. Elle est l'icône, la

[1] O.C., III, 65.

métaphore de l'Orient, en réalité du Moyen-Orient des *Mille et Une Nuits* de l'enfance. « La coulée continue de la vie ne permet à aucun homme de savoir quand il a cessé d'être un enfant »[2].

Pour l'adolescent qui compulse le bottin étranger des villes romanesques « dans un bistro parisien dont il sent encore la sciure [3]», la Reine se confond avec Ispahan, Ispahan l'unique, dont le vocable l'enchante[4]. « J'aime Ispahan autant que Stendhal a aimé Milan », déclare-t-il[5].

Bien avant de partir au Yémen, sur les traces du royaume de Saba qui s'étendait du sud-ouest de l'Arabie à la Corne de l'Afrique, de l'autre côté de la Mer rouge, c'est d'abord en écrivant que Malraux part pour « son » Orient persan. Ispahan figure déjà dans *Royaume-farfelu*[6] commencé avant les voyages, dès 1920, un roman « inchoatif » qui annonce les suivants mais aussi, déjà, comme nous l'évoquions, les textes sur l'aventure sabéenne. Nous verrions aussi volontiers dans cette histoire « dada », un voyage rêvé en Orient, après tout, une matrice de l'appareil imaginaire oriental dont sera parée la Reine de Saba. On y parle en effet d'«un vagabond dans le désert qui marche vers une ville éblouissante dans un cercle de montagnes bleues », d'« un marché persan où l'on vend des dragons et des phénix qui, à peine brûlés renaissent aussitôt de leurs cendres », d' « écailles oblongues », « de rats tapés [7]», « d'éventaires chargés d'œufs orangés, de chaux

2 Cité par Jean Grosjean dans le Quatrième de couverture d'*Hôtes de passage*, Gallimard, 1975.
3 *Ibidem*.
4 Chez Proust la syllabe « -an » décline le prisme de la blondeur et finit « amarante », d'où « Guermantes » (emprunté à un château réel) pour nommer la duchesse. (Voir à cet égard Jakobson et « la fonction poétique du langage » in *Essais de linguistique générale*, chapitre 11, éditions de Minuit, 1963).
5 O.C., III, 516.
6 0.C., I, 317.
7 Rats dont les poils ont été relevés pour les faire bouffer.

rose et de feuilles », d'« antiquaires montrant des coffres enchantés du Siam ». On y est aussi victime de sortilèges et on y combat des légions de dragons qui feront partie des attributs de la Reine de Saba, à la fois reine et sorcière.

On songe à Gauguin dont les paysages et les visages de Pont-Aven sont déjà tahitiens.

La Reine lui apparaît encore, comme par effraction, plus de cinquante ans plus tard, sous les traits de Madame Khodary-Pacha, la voyante circassienne de *Roi, je t'attends à Babylone,* qui prend tout à coup les traits de *« son amie, la reine de Saba »*[8] (nous soulignons). Ce texte, à propos duquel Malraux parle « du plus énigmatique souvenir de sa vie dans le domaine que l'on appelait alors le supranormal », est daté par son auteur de fin 1966, un an après celui de l'aventure sabéenne des *Antimémoires.* Il l'intégrera au *Miroir des Limbes*, paru en 1976, un an avant sa mort [9]. L'histoire raconte, rappelons-le rapidement, la visite de Malraux et de Georges Salles chez une voyante pour éclaircir le mystère d'une tache au motif étrange sur une très ancienne étoffe d'une matière indéfinissable tant elle est usée. Celle-ci y reconnaîtra le sang d'Alexandre, ce qu'affirme l'antiquaire qui la propose au Louvre, et que croient ses visiteurs. Mais personne ne fera confiance aux «révélations» d'une voyante, et le contrôleur des musées refusera de payer 500 000 francs « pour une tache de sang du IV^{e} siècle ». La pythonisse, fille de Sultan, possède « un don qui fait peur ». Malraux l'a fréquentée, elle a jadis connu la

[8] Remarque au passage, la Reine, pour Malraux, n'est donc pas noire, comme le veut la tradition. Malraux « voit » aussi en elle, Salomé, puis Athalie. O.C., III, 519.
[9] Désormais intitulé *Hôtes de passage* II. Le titre premier sera conservé pour l'édition de luxe publiée en 1973 chez Skira, illustrée de quatorze pointes sèches de Dali et dédiée au peintre. Les trois textes de cette séquence évoquent trois rencontres qui échappent complètement au rationalisme occidental.

splendeur, et, vers 1935, la revue *Vogue* la disait *« une des trois plus belles femmes du monde».* (Les trois grâces de la mythologie ?). Le rapprochement entre la voyante et la Reine n'est pas anodin. Il suggère d'abord la présence à jamais vivante en lui de la Reine, et ensuite ses accointances avec la magie. En effet Salles et Malraux / Corniglion et Malraux sont à la recherche d'un personnage historico-légendaire à partir d'une trace mystérieuse / des lambeaux d'un royaume en ruines. Plus de trente ans ont passé, cette histoire exemplaire raconte, structurellement, l'aventure sabéenne de Malraux. Aussi une affaire de nécromancie. Doué d'un sixième sens, celui-ci, comme Madame Khodary-Pacha, identifiera le personnage-clé de l'énigme mais, comme elle, « les spécialistes » ne le croiront pas. « Les preuves fatiguent la vérité », aurait dit Braque. Qu'est-ce donc que le réel ?

De 1929 à 1931, les Malraux partiront chaque printemps pour Ispahan. « Les hirondelles arrivent, les Malraux ne sont pas loin », disaient leurs amis persans. Clara étudie vaguement le « tracé du voyage » (*sic*), puis ils se mettent en route avec comme plus précieux bagage les deux volumes des *Mille et Un Nuits* dans la traduction du Docteur Mardrus. « Je nous vois encore lisant ça !», raconte-t-elle au biographe Pierre Galante[10] . « Nous avons péleriné vers Ispahan comme on pélerine

[10] Pierre Galante, *Malraux,* éditions Tallandier, 1971.
La traduction du Docteur Mardrus, médecin et poète orientaliste né au Caire, « musulman de naissance et parisien par accident », disait-il, parue en 1904, se caractérise par un exotisme et un érotisme exacerbés. (Raison pour laquelle on a demandé son interdiction au Caire... en 2010). Rappelons que la première édition de l'œuvre, due à Antoine Galland (1646-1715), antiquaire du roi, professeur d'Arabe au Collège de France, datait du début du XVIII[e] siècle. La majorité des contes sont d'origine persane.

vers La Mecque », dit-elle encore dans ses mémoires. Leurs premières rencontres ont lieu, sans surprise, avec des antiquaires, « marchands sans magasins » transportant leurs marchandises « dans de larges toilettes noires », des marchands de « saris [11]», de « curios », sur la grand place, forum de la ville, que Malraux décrit comme un extraordinaire carrefour de voyageurs, de conteurs, de poètes, et de croyants, venus des villes saintes de l'Egypte, de la Syrie, du Liban, du Yémen et de la Corne de l'Afrique, laquelle faisait jadis partie du Royaume de Saba. L'écrivain, dans les divers textes sur ce qu'il n'appellera bientôt plus que « le poème de Saba », donne du lieu des descriptions à la fois enchantées, pittoresques et tendres. Ainsi, parmi d'autres exemples, celle de ces petits ânes placés en tête des caravanes avec, « dans le bruit des clarines », leurs colliers de perles bleues censées chasser le « mauvais œil ». Mais le ravit par-dessus tout la présence des aèdes dans une ville ceinte du désert où se rejoignent les nomades et où la poésie, depuis le Royaume parthe, le genre littéraire d'élection, fait circuler et s'interpénétrer les mythes. Un foisonnement dont il fera son miel[12]. Aussi l'écrivain la présente-t-il volontiers comme le creuset d'où naîtra son projet d'expédition.

Malraux découvre aussi à Ispahan un milieu religieux ouvert. De même que les conteurs-ménestrels accueillent différentes traditions, les croyants pratiquent un Islam tolérant. Le zoroastrisme, monothéisme de l'Ancien Empire y est encore bien

[11] Les antiquaires persans appelaient « sari » toute étoffe ancienne, « le moindre bout de brocart » (Clara Malraux), comme la pièce tachée du sang d'Alexandre, par exemple, dont il vient d'être question.
[12] Elle restera ce qu'elle fut au moins jusqu'aux années 50 du siècle dernier. (*Revue de Téhéran,* n° 51 : «Origine et évolution de l'art du conteur en Iran. Shadi Oliaei»).

présent, et chacun y invente plus ou moins sa religion. Témoins les antiquaires que nous avons évoqués plus haut, Souleyman Aaron, leur doyen, celui qui proposera au Louvre le sari – peut-être taché du sang d'Alexandre, et son neveu Moussa Saïdi. Ils seront les premiers interlocuteurs de l'écrivain, ses traducteurs, Moussa fera le guide, et ils deviendront des amis proches[13]. Juifs, comme Clara, ils ont appris le français à l'Alliance française israélite. Ce qui ne les empêche pas d'être aussi des mystiques chiites d'appartenance soufiste[14]. Ils aiment à dialoguer avec des religieux de sectes diverses lors de séances auxquelles Malraux est convié. « Croyez-vous en Dieu ? » est la première question que lui pose Moussa lors de leur première rencontre. On sait l'intérêt de l'écrivain pour le fait religieux. La question de Moussa, il en a débattu avec Max Jacob, avec Arland, avec les amis de Clara, avec Bernard Groethuysen. En Indochine, il s'est frotté de Taoïsme et de Confucianisme, la fusion dans l'Un, dans le grand Tout, et la parfaite adaptation de l'homme de bien au monde et à ses semblables. A Ispahan, il entre en relation avec des religieux du Livre.

Dans la Bible comme dans le Coran, l'histoire de la Reine de Saba se décline en itinéraire spirituel et en révélation. Elle est une interrogation qui trouve sa réponse au terme d'un voyage, une quête qui trouve son objet. Au bruit de la sagesse de Salomon parvenu jusqu'à elle, la Reine s'est mise en route. Après l'avoir éprouvée (les versions diffèrent quelque peu entre les deux « livres », le Coran

[13] Moussa, ébloui par l'intelligence de Malraux, l'invitera au dîner familial où il avait l'intention de remercier Allah de lui avoir permis de le rencontrer. Malraux déclina l'offre.

[14] Le Soufisme est un mouvement mystique ésotérique à l'intérieur de l'Islam qui repose sur une quête de l'illumination et de la sagesse dans le pur amour de Dieu. Le poème est le vecteur de cette doctrine.

évoquant une série d'énigmes, toutes déjouées par le Roi, dont ne parle pas la Bible), la Reine se prosterne devant lui et dépose à ses pieds tous les trésors, les épices et les senteurs de l'Arabie[15]. L'idéalisation des personnages relève d'une mystique inséparable de la magie au service d'une intention apologétique. Les deux religions avaient intérêt à se prévaloir de cette histoire de conversion qui raconte le passage du polythéisme au monothéisme au Moyen-Orient.

La double appartenance religieuse du mythe fascine l'écrivain. C'est comme si l'origine de la Reine s'en trouvait doublement sacrée et son existence doublement cautionnée. « La Reine de Saba, écrit-il, est connue par deux sources, la Bible, le Coran. En somme, les dieux seuls ont écrit sur elle [16]». Affirmation péremptoire au raccourci fulgurant. Comme si, succédant aux dieux, Malraux allait en devenir l'interprète, comme le *vates* antique à la fois poète et voyant, qu'ils inspirent. Les dieux ne sauraient mentir. Ils garantissent l'authenticité de la Reine, du royaume de Saba, et par suite de l'expédition archéologique, « l'aventure géographique », comme on disait alors, dont tous les spécialistes incrédules chercheront à le détourner, parfois en se moquant de lui. (« Pourquoi pas Brocéliande ? » lui lancera le Directeur de la Société de géographie du Caire). Ces doctes ne veulent décidément pas comprendre que l'histoire et le sacré font cause commune. « Il faut

[15] Salomon, dans la Bible, est un roi messianique et cette scène est à l'origine du mythe de l'Adoration des Rois mages.

[16] Les Sources : la Bible (I Rois, X, 1-13 ; II Chroniques, IX, 1-12) ; le Coran : (Sourate XXVII, « Les Fourmis », 25-38 ; XXXIV, 15-21). On notera que la Reine de Saba n'a pas de nom dans la Bible ; Le Coran l'appelle Balkis.
On considère généralement qu'elle vécut au X^{e} siècle avant notre ère. Trois siècles s'écouleront avant que la Bible ne mentionne sa venue dans le Royaume d'Israël.

tenir les deux bouts de la chaîne et n'en lâcher aucun » (Pascal). L'aventurier va rejouer, à son tour, la traversée du désert et la longue marche de la Reine de Saba vers la vérité.

Malraux part en Perse imprégné de littérature orientaliste. De Chateaubriand à Loti, l'un des auteurs préférés de sa jeunesse, en passant par Hugo, *Le Voyage en Orient* de Nerval, dont on ne parle jamais, et *La Tentation de Saint-Antoine* de Flaubert, dont il s'inspirera directement, il a tout lu, très tôt, grâce la bibliothèque de Bondy, bien tenue et bien fournie. Un bagage littéraire d'inégale qualité : on ne saurait comparer *Les Orientales* aux romans fin de siècle des officiers supérieurs de marine ou des diplomates. Au fil des ans, de l'embourgeoisement de la société et de la colonisation, le rêve oriental s'est abâtardi, il est même parfois devenu franchement « kitch » et les odalisques ont engraissé.

Dans une sorte de syncrétisme, Malraux va projeter dans son écriture sa propre culture orientaliste mêlée à la poétique mythologique persane. C'est aux bardes persans que le poète décerne la palme du conte yéménite. « Cette région [le Yémen], écrit Malraux dans les *Antimémoires,* joue un grand rôle dans l'imagination populaire persane, peut-être parce que les Yéménites des montagnes sont chiites ».

Dans le récit pour *L'Intransigeant*, il prête ainsi au royaume de Saba « une vallée des tombeaux » à Mareb[17], la Vallée des Adites. Voici l'Egypte des pharaons

[17] Mareb se situe au nord d'Aden qui, avec les « territoires » environnants, était alors sous influence anglaise.

transférée au Yémen. Malraux, particulièrement obsédé par la mort dans les années 20-30, se souvient à propos de la méditation de Chateaubriand sur les pyramides dans *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* : « Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus ». S'il est vrai que la Bible et le Coran racontent la même histoire, l'efflorescence des versions en langue arabe l'emporte de loin sur la tradition occidentale, même si celle-ci-emprunte parfois à celle-là[18]. Salomon et la Reine tombent amoureux l'un de l'autre et restent unis pour la vie, jusqu'à la mort de la Reine[19]. D'où l'évocation grandiose du long thrène entonné quelque huit mille ans avant Jésus-Christ à la mémoire des monarques défunts par « des milliers de chameliers », « dans la chaleur criblée de mirages et de mouches ». Le cercueil de cristal redécouvert[20] livre « l'inscription illustre » voulue par Salomon, composée en versets par « un guerrier poète préislamique », dit-il, « une brute lyrique » :

> *J'ai déposé son cœur enchanté sur des roses et j'ai suspendu au baumier une boucle de ses cheveux.*
> *Et celui qui l'aimait serre sur son cœur la boucle, et s'enivre de tristesse en la respirant*[21].

[18] Nous nous appuyons ici sur la Thèse de doctorat en littérature comparée mise en ligne : *La Reine de Saba, des traditions au mythe littéraire,* soutenue en 2009 par Aurélia Hetzel.
[19] Plasticité du mythe, Jean Grosjean, qui vécut à La Lanterne avec Malraux et échangea longuement avec lui sur la Reine de Saba en se promenant dans le parc, publiera, en 1987, *La Reine de Saba* (Gallimard), un texte où s'entremêlent poèmes et proses poétiques, récit élégiaque où la Reine, cette fois, pleure son veuvage.
[20] L'écrivain parle d'un « cercueil de cristal », une image pour évoquer « les tombeaux des rois sabéens qui étincelaient en éclats carrés comme les fenêtres des villes au soleil couchant » (*Antimémoires,* 67).
[21] O.C., VI, 288.

Un pastiche malrucien, très vraisemblablement, du type de poésie lyrique pratiqué par les aèdes de la grand Place d'Ispahan, un « collage » en somme[22].

La Bible ne parle pas de la mort de Salomon, mais un hadith du Coran, c'est-à-dire une phrase prononcée par Mahomet, l'affirme. On pourrait trouver bien d'autres exemples d'ajouts arabes, touchant en général au merveilleux, au texte biblique originel. Ainsi celui de la huppe, oiseau de bon augure, disparue des immenses volières du roi, qui, de retour, l'informe, « qu'une femme, régnant sur des hommes, assise sur un très grand trône adore le soleil ». D'où l'invitation à Jérusalem du roi à la reine, dans l'espoir de la convertir. Les énigmes qu'elle lui posera pour s'assurer de son honnêteté et de cette fameuse « sagesse » n'apparaissent pas davantage dans le court récit de la Bible, mettant en valeur sa rouerie féminine. La Reine de Malraux emprunte aux deux poétiques mais, fait remarquable, il s'autorise sans cesse à subvertir la chronologie des narrations.

C'est justement l'ambiguïté qui l'intéresse et le brouillage des pistes. La Reine, par exemple, a beau s'être convertie, il continue de l'évoquer escortée de démons et de *djinns*, mi humains, mi démons sur lesquels elle règne. La Reine de Saba incarne un monde « à rebours » : elle règne comme un homme, plus qu'un homme, comme femme et non comme mère (elle ne renvoie pas aux matriarcats proto-grecs), elle est la déesse-soleil, et l'adoratrice de son père-lune, son peuple

[22] La tradition islamique mariait la Reine de Saba à Salomon et la version de l'Arabie du sud, éthiopienne, où la séduction joue un rôle important, leur prêtera, vers 3000 av. J.-C. un fils, Ménélik, fondateur d'une dynastie. D'où, en 1934, l'invitation faite à Malraux par Hailé Sélassié I[er] (« Puissance de la Trinité », dit aussi le Négus, « le roi des rois »). L'Empereur d'Ethiopie le reçut en son palais d'Addis Abeba, « assis dans un canapé des *Galeries Lafayette* » pour le remercier d'avoir retrouvé le royaume de son aïeule.
Rappelons, au passage, qu'à la fin des années 80, Rimbaud, basé à Aden, fit du commerce d'armes (obsolètes) avec Mélénik II, l'un de ses prédécesseurs.

adore aussi Ouzza, un dieu-Vénus masculin. Elle est perpétuellement à contrepied, d'où sa boiterie : « la reine aux jambes inégales », « la charmante boiteuse » dit-il. A ce sujet, la claudication (ici « persane ») est un motif presque « encodé » des mythologies pour désigner le défaut inscrit qui compromettra l'ordre heureux du récit. Balkis boite, comme Iseut la brune. « La terre des mythes est ronde [23]». Quelques-unes de nos églises gothiques présentent aux voussures de leur portail des reines affligées d'une patte d'oie (*pè d'auca*, en Occitan, d'où « pédauques »). Un souvenir des jambes velues de la Reine qu'elle découvrit à Salomon en relevant sa robe, apparaît dans certaines versions arabes du mythe. D'autres lui prêtent même un pied, un seul, palmé. Signe d'exclusion, de marginalité, au moyen âge. Une preuve que la Reine n'était pas nécessairement en odeur de sainteté dans le monde chrétien de l'époque et, si la chose était encore à démontrer, de l'influence arabe dans l'architecture et la sculpture médiévales. Il est peu probable que Malraux ait ignoré ce détail, mais nous ne saurions en fournir la preuve. La sexualité de la Reine est « trouble ou pure » : est-elle vierge ou ambivalente ? C'est selon, Malraux ne choisit pas… parce qu'il n'y a pas à choisir[24]. Insolente tentatrice, elle lance son éclat de rire « à travers les solitudes » comme chez Flaubert.

Plus tragique, il y a une « une malédiction de Saba ». Quiconque s'attaque au Royaume est condamné à périr lamentablement comme l'armée d'Aelius Gallus dont les voyageurs arabes décrivent les cuirasses à demi enfouies dans le sable et

[23] Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques*. Cette Iseut-la-brune au pied fourchu, est évidemment un double d'Iseut-la-blonde dans le Cycle gallois du Roi Arthur, mythe indo-européen dont les Persans seraient les divulgateurs.

[24] Nous permettra-t-on le rapprochement avec le pharmacien Arnaud, premier européen à avoir atteint Mareb avec un âne hermaphrodite ?

les squelettes aux doigts tendus vers le ciel. La mort guette les passagers du Farman. De toute manière ils ne pourront pas atterrir à Mareb, « gardée par une peuplade de lézards bleus et verts ». Le feuilleton de *L'Intransigeant* s'achève sur « le rêve déchiré » de l'aventurier Arnaud « dans l'ennui sans fin de la mort »[25], le texte des *Antimémoires* sur l'insolent défi flaubertien de la Reine à saint Antoine : « Ris donc, bel ermite ! ». Un pied-de-nez à qui s'aviserait de la posséder. Elle est celle qui échappe. C'est en vain qu'on veut « éveiller les dieux de Saba [26]».

Les mémoires de Clara[27] nous renseignent plus précisément sur la naissance du projet d'expédition sabéen. On ne sera pas étonné qu'il intervienne en Iran, en 1931, lors du troisième voyage en Perse. Les Malraux rencontrent à Bouchir, ville portuaire iranienne sur le golfe persique, alors qu'ils négocient des têtes gréco-bouddhiques avec des trafiquants[28], un aventurier allemand retour de La Mecque, déguisé en Bédouin et se prétendant *hadji*[29] . Ce personnage, « tout de pièces et de morceaux », écrit-elle, leur fait une description mirifique du Royaume de Saba que

[25] Ancien pharmacien du régiment égyptien envoyé à Djeddah où il s'était établi épicier, Arnaud avait entendu parler de Mareb comme d'une ville de légende. Il gagna Mareb sous un déguisement et sur un âne hermaphrodite. Il y trouva des inscriptions dont il prit l'estampage avec une brosse à chaussures. Il parvint à regagner Djeddah malgré l'hostilité des populations, grâce à l'exhibition de son âne.

[26] Louise de Vilmorin boitait et avait un rire caustique. Celui de la Reine « a traversé les âges ». Claude Pillet parle à son sujet d'«une frivolité vilmorienne ». Malraux appelait Louise « la dame intimidante ». (O.C., III, 60.)

[27] Ouvrage déjà cité.

[28] « Il lui fallait sans cesse des projets ». (Clara Malraux) Dans le roman très autobiographique paru chez Stock en 1953, *Par de plus longs chemins*, Clara Malraux prête à un vieux sage, rencontré en Afghanistan, ces mots à propos d'un personnage qui ressemble à Malraux comme un frère : « Il y a un petit côté roi nègre chez notre charmant ami : il aime ce qui brille, il se coiffe de gloires saugrenues, comme de petits chefs locaux de hauts de forme, et cependant ils ont des parures merveilleuses qui devraient leur suffire ».

[29] *Hadji* est le titre que prend tout musulman ayant fait le pèlerinage à La Mecque, l'un des sept préceptes du Coran.

de hautes montagnes rendent très difficile d'accès, mais riche de « soixante-dix temples en ruines, de palais éboulés plus beaux que le Parthénon, derrière des ruines en or[30] ». Séduit, Malraux échange toute une nuit avec lui (Clara traduit) sur les moyens d'y aller, déguisé comme lui, avec lui peut-être, en se joignant à une caravane. L'allemand mythomane décline l'offre. Malraux ne parlera jamais de lui, mais un nouvel « espoir saugrenu »[31] a surgi. Il préfèrera faire démarrer le projet, selon la version des *Antimémoires*, avec la visite au Docteur-explorateur Jean-Baptiste Charcot[32], son parrain à la Société française de Géographie, et le récit de l'expédition farfelue du pharmacien militaire Joseph Arnaud. Charcot a beau le décourager : « Des squelettes d'aventuriers amateurs parsèment la route de Mareb », et lui fournir des cartes « contradictoires » de la région, il a beau lire dans *Le Journal asiatique*, la phrase désolante d'Arnaud : « En quittant Mareb, je visitai les ruines de l'Ancienne Saba où il n'y a rien à voir sauf des monticules de terre », rien ne pourra le détourner de son projet.

Ce n'est qu'en janvier 34 que l'expédition prendra corps et mutera en aventure aéronautique. Trois ans ont passé, marqués par le durcissement de la lutte anti-fasciste dont Malraux est, avec Gide, un leader dans un climat rendu irrespirable par la violence des Ligues. Il est un auteur lauréat, Prix Interallié fin 31, pour *La Voie royale*, Prix Goncourt fin 33, pour *La Condition humaine*. Sur le plan personnel, son couple se défait. Il a rencontré Josette Clotis, puis Louise de

[30] Les aventures archéologiques de Malraux ne sont jamais exemptes d'intérêt financier. L'Orient, c'est la Caverne d'Ali-Baba. Ce type de commerce, illicite, reste pour Malraux le seul moyen, avec la littérature, moins immédiatement lucrative, de s'enrichir en restant libre.
[31] C'est ainsi que Clara parlait des brusques inventions de son compagnon. « Je crois qu'il haïssait avant tout d'être vide de projets », écrit-elle encore.
[32] Fils du célèbre neurologue de La Salpêtrière.

Vilmorin avec laquelle il a eu une brève liaison. Depuis que Florence, sa fille, est née, il fuit le domicile conjugal de la rue du Bac. Il refuse d'être père. Comme si la naissance de l'enfant avait mis le pot-au-feu au menu du domicile conjugal. Il rejoint Josette Clotis à l'hôtel Montalembert, entre Bac et Gallimard. Et puis, il ne veut surtout pas sacrifier aux vanités littéraires, s'enliser dans les obligations « mondaines » d'un écrivain primé[33]. A la fin de l'année, il a créé avec Gide un Comité de soutien pour la libération du « camarade » Demidov maintenu en détention malgré son acquittement[34]. Ils sont allés à Berlin pour remettre une lettre en sa faveur à Hitler via Goebbels. Un coup d'épée dans l'eau, Goebbels s'étant dérobé. Malraux envisage un temps d'exfiltrer Demidov grâce à un raid aérien avec le Farman prévu pour l'expédition au Yémen. Enfin, il vient de perdre son père, puis sa mère à un an d'intervalle. Le réel déborde. Après la gloire littéraire, l'héroïsme. Il lui faut « une entreprise un tant soit peu périlleuse » d'où il revienne « en se sentant entièrement homme [35]». Dans une lettre à l'universitaire René Lalou de 1934, après l'expédition donc, où il manquera mourir, il écrira qu'«il faut risquer de mourir pour vivre ». Faire comme Mermoz et Saint-Exupéry, les gloires d'une époque à la conquête du ciel où l'avion est aussi un objet littéraire[36]. C'est « par le haut », en effet, que Malraux-Icare va « décoller ». Dans un avion de luxe aménagé pour l'opération, et en tenue de ville de chez Lanvin. Plus « dandy », on meurt.

[33] Lorsqu'on interroge le lauréat sur sa récompense, il répond : « L'argent plus que le prix ».
[34] Hitler avait accusé, à tort, Demidov, communiste, et ses camarades, d'avoir incendié le Reichstag le 27 février 1933. Hitler avait été élu Chancelier Le 30 janvier 1933.
[35] Cité dans *Mémoire brisée* de Nino Franck, Calmann-Lévy, 1967.
[36] Largement exploité par l'écrivain dans le reportage pour *L'Intransigeant.*

Tout le monde connaît le télégramme envoyé de Djibouti à *L'Intransigeant* : « *Avons découvert capitale légendaire reine de Saba stop vingt tours ou temples toujours debout stop à la limite nord du Rub-el-Kali stop avons pris des photos pour L'Intransigeant stop salutations Corniglion-Malraux* »[37], tenu pour un bluff monumental. Il faudrait, à notre sens, prendre son énoncé comme un premier état des récits sur la Reine de Saba : un cri de victoire lyrique, assorti de précision géographique, auquel l'asyndète propre au télégramme donne le tour moderne d'une *Une* journalistique. L'épithète *légendaire* en est une clé : Malraux rend les mythes vrais. Si l'on se rapporte à l'étude très minutieuse de Walter Langlois[38] sur l'expédition, il est clair que Corniglion et son passager croient sincèrement au bien-fondé de leur exploration, à leur capacité à atteindre leur but, n'était le problème du carburant dans « un gros scarabée aveugle [39]», et, une fois le lieu repéré, à la certitude de leur découverte : « mais déjà, au fond de nous-mêmes, écrit-il, nous *avons reconnu* des tours et *nous savons* (c'est nous qui soulignons) que c'est la ville[40] ». Le rêve, tyrannique, précède l'action et se projette sur le réel. Et il est contagieux. Corniglion n'est pas moins persuadé que Malraux de leur découverte. Agir et rêver ne sont donc pas contradictoires. Pour Malraux, l'action, tout autant que l'écriture lui sert à posséder ses songes et sa « mythomanie », lâchons le mot, consiste finalement moins à fuir la réalité qu'à vouloir la créer, au risque d'y perdre sa vie. L'imaginaire, au péril du réel[41]. « Je ne suis pas un fondateur. Je ne suis pas

[37] Nous avons choisi ici la version donnée par Jean Lacouture.
[38] Walter Langlois : *Malraux, A la Recherche du royaume de Saba,* éditeur Jean-Michel Place, 1997.
[39] O.C., V, 276.
[40] O.C., VI, 281.
[41] « La possession du réel ne l'intéresse pas, il lui faut celle de l'irréel ». Clara Malraux (ouvrage déjà cité).

un conquérant. Il n'y a que le musée imaginaire qui puisse faire de moi un créateur de villes. A défaut d'avoir pris les choses par le réel, je les ai prises par l'imagination ».

L'expérience n'est pas ici sans ressemblance avec l'épisode de voyance évoquée au début de cette étude. Malraux en parlait comme d'une rencontre avec « le supranormal ». Celle-ci tient de la géomancie. Son intuition, une espèce de phénomène médiumnique, lui donne, à un moment donné de sa quête, l'assurance qu'il « voit » juste. Madame Khodary disait à propos de son « don » qu'elle n'en savait rien. « Je suis visitée », disait-elle.

Dessaoulé de l'aventure, l'écrivain s'interroge trente ans plus tard sur l'idée farfelue de l'expédition sabéenne, du « royaume aveugle » de la Reine de Saba et de « son rêve usé ». Claude Pillet, analysant le farfelu, parle de « la certitude simultanée de ce qui est et de ce qui n'est pas[42] ». Quelque chose comme une croyance qui se nie en même temps et l'injonction créatrice de métamorphoser un réel qui se dérobe. Il faut admettre ce paradoxe.

A Boulogne, Malraux aura vécu près de vingt ans avec le portrait de la Reine au mur de son duplex. Ministre de l'Information chargé de la culture, en 1945, il projetait un musée de la reproduction[43], et il avait fait tirer par les éditions d'art

---

Pour la psychanalyse, le mensonge, « pathologique » du mythomane n'est pas un vrai mensonge, d'abord parce qu'il n'est pas intentionnel, ensuite parce qu'il prend racine dans un univers fictionnel où le sujet finit par confondre réel et imaginaire. Voir à cet égard Boris Cyrulnik, *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003.

[42] Claude Pillet, *Le Sens ou la mort*. Edition Peter Lang, 2010.

[43] La démission du Général de Gaulle en Janvier mit fin à cet éphémère ministère mais permit à Malraux de s'atteler à ses « Ecrits sur l'art ».

Gründ cinq tableaux célèbres, dont le détail d'un des registres de la fresque représentant *Le Cortège de la reine de Saba devant le fleuve Siloé*. Il appartient au cycle de *La Légende de la vraie croix*, peint entre 1452 et 1466 par Piero della Francesca, pour « la Capella maggiore » des Franciscains d'Arezzo[44]. L'acquisition d'œuvres contemporaines ne la délogera pas de « la grande pièce » où il travaillait[45]. Elle « tournera » autour du piano de Madeleine, fraternisant avec le *Paysage vineux* de Dubuffet[46], un *Otage* de Fautrier ou *La Barque* de Braque.

La Reine est en route vers le Roi Salomon, avec son cortège de nobles dames et d'élégants palefreniers. Tandis qu'elle traverse une verte vallée entourée de collines et plantée d'arbres au feuillage dense qui se découpent sur le bleu du ciel[47], elle tombe sur un fleuve traversé par une grosse poutre carrée servant de pont. Un présage d'inspiration divine lui fait voir dans son bois celui destiné à la croix du Christ, l'instrument de la rédemption. La Reine s'est agenouillée en joignant les mains. Les dames de sa suite se sont immobilisées, interdites. La scène est séparée de la suivante, *La Rencontre avec Salomon*, par une simple colonne corinthienne, allusion au Temple de Salomon.

Le peintre emprunte sa narration à l'auteur de *La Légende dorée*, Jacques de Voragine, lui aussi franciscain, qui mêle à la fois des éléments de l'Ancien et du Nouveau Testament. La scène, d'un grand dépouillement, aux lignes sobres et raffinées, se situe dans la campagne toscane, la région de Piero ; les personnages

[44] Piero della Francesca (Entre 1412 et 1420-1492). Le cycle a été peint entre 1452 et 1466.
[45] Les Malraux désignaient ainsi, depuis le début (juin 1945), le salon de leur appartement.
[46] La toile date de 1944 ; Malraux fut, avec elle, le premier client de Dubuffet.
[47] La restauration de l'œuvre (1985-2000) a fait réapparaître, comme pour *Le Printemps* de Botticelli, le bleu céruléen du ciel, en accord avec la tonalité claire de l'ensemble.

portent des tenues du XV^e^ siècle, ils appartiennent à la haute aristocratie des condottières pour laquelle le peintre a travaillé, le Duc de Montefeltre à Urbino, les Este de Ferrare, les Bentivoglio de Bologne, Malatesta à Rimini. Piero della Francesca, dans cette scène religieuse, a tout particulièrement cherché à souligner le caractère social de la Reine, dans le détail de sa coiffure, par exemple : ses cheveux sont tressés avec des rubans qui entourent la tête, tandis qu'une bande blanche de toile fine colle à la nuque et recouvre les oreilles. Une mèche de cheveux est fortement tirée au-dessus des tempes, là où s'achève cette tonsure tellement en vogue à l'époque. Elle tend les traits du visage et souligne la hauteur accentuée du front, le profil parfait et l'étirement des yeux. On pourra objecter l'éloge implicite fait à la richesse dans une scène religieuse, reproche récurrent concernant les représentations sacrées. Mais il s'agit d'une reine et, rappelons l'Abbé Suger rétorquant que « rien n'est trop beau ni trop riche pour célébrer Dieu en toute pureté intérieure, en toute noblesse extérieure[48] ».

Lorsque Malraux traite de Piero della Francesca dans *Les Voix du silence* et *La Métamorphose des dieux*, il n'y a qu'une vingtaine d'années que le peintre a été réhabilité, comme Uccello, comme Caravage, par l'historien d'art italien Pietro Longhi[49]. Depuis la fin du XVI^e^ siècle, on ne le comprenait plus.

[48] Cité par Emile Mâle dans *L'Art religieux en France*, 1924.
[49] Pietro Longhi (Alba. 1890- Florence. 1970). C'est en 1927 qu'il publie sa célèbre monographie *Piero della Francesca*. Henri Focillon (1881-1940), historien d'art, lui consacra son cours public à l'Institut d'art et d'archéologie de Paris en 1934-1935, qui eut un retentissement important dans le milieu des amateurs d'art. Malraux avait dans sa bibliothèque son *Piero della Francesca* paru chez Armand Colin en 1952. Il est vraisemblable qu'il ait eu auparavant connaissance de son cours.

Malraux relève d'abord dans le cycle d'Arezzo sa nouveauté. Il y voit une rupture spirituelle et stylistique avec la peinture de la foi qui le précède, en particulier la pré-Renaissance giottesque. Avec Piero, aucune recherche d'expressivité, donc de sentiment. Les personnages, solennels, comme pétrifiés, ne se regardent pas, la reine est austère et son cortège de femmes élancées, plus grandes que nature, suggère une colonnade. Leurs cous eux-mêmes, des cylindres identiques portent haut leur visage. Les attitudes sont figées. Seul le plissé de leur mante qui balaie le sol vient animer et comme rythmer la scène. L'usage de la perspective, dont Piero est un novateur[50], accroît encore l'impression d'abstraction : son paysage, rare, schématisé, n'en est pas vraiment un, quant au ciel, il a une lumière (qu'on saisit davantage encore depuis la récente restauration de l'œuvre) mais elle n'est pas solaire. Piero, dit-il, est « l'inventeur du détachement » et il est indifférent à ce que Malraux appelle « l'illusionnisme » (qu'il déteste), c'est-à-dire la représentation du réel.

Piero ne rompt pas moins avec le merveilleux religieux qu'avec la tendresse humaine. Les œuvres gothiques exprimaient la transcendance de l'amour. L'écrivain parle ici, au contraire d'«un christianisme impassible », et ne parvient pas à voir le bois de la croix dans celui du pont, si bien que, paradoxalement, tout est mystère dans l'œuvre, sauf celui de la Révélation. Par la *métamorphose*, le mystère de la poésie, conclut-il, a remplacé celui de la foi. « La Reine de Saba, écrit-il, est suscitée par l'art de Piero ». L'auteur y voit donc un nouvel âge de la

[50] Piero della Francesca (Circa 1412-1420 à Borgo San Sepolcro –1492 à Florence).
Le peintre était tout aussi connu, en son temps, comme géomètre et mathématicien et comme maître de la perspective euclidienne. On lui doit de nouvelles notions sur la géométrie. (Voir à ce sujet Giorgio Vasari, *Le Vite illustri*).

peinture parce que l'art n'a plus d'autre fin que lui-même. « Cet art est poésie comme une plante fleurit [51]». Avec Piero, elle est, comme dira bientôt d'elle Léonard de Vinci, « une poésie qui se voit ».

La Reine farfelue contient toutes les autres, toutes ses métamorphoses. Que Malraux, en fin de vie, l'interpelle avec tendresse, que le poète de l'art l'ait gardée en lui et avec lui, témoigne de la toute-puissance de « l'imaginaire de vérité ».

Pour l'amateur de littérature, il y a une unité profonde de tout ce qui se rapporte à elle, à l'inverse des thèses de l'après-guerre qui voulaient que le *moi* de l'écrivain fût le produit d'un autre *moi* que le sien. Tout se mêle quand on lit un auteur, tout ce qu'on sait de lui quel qu'en soit le canal et, comme l'écrit Michel Murat, il existe « un romanesque des lettres »[52]. Faut-il rappeler l'interjection célèbre : « Quel roman que ma vie ! » d'un artiste qui avait, en même temps, créé sa vie et son œuvre.

12 octobre 2018.

[51] O.C., IV, 252.
[52] *Le romanesque des Lettres,* Michel Murat, Corti « Les Essais », 2018.

Piero della Francesca, *La légende de la vraie Croix,* 1452-1458, Basilique de Saint-François d'Arezzo.
Détail : La Reine de Saba découvre le bois de la Croix.

Détail : Le profil de la Reine agenouillée

Madeleine et André Malraux à Boulogne (vers 1948).

Au mur, derrière Malraux, la reproduction de *La Reine de Saba agenouillée* du cycle d'Arezzo.